

Critique de l'individu psychologique

Danilo Martuccelli

Number 41-42, 2005

Nouveau malaise dans la civilisation : regards sociologiques sur la santé mentale, la souffrance psychique et la psychologisation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002459ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002459ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martuccelli, D. (2005). Critique de l'individu psychologique. *Cahiers de recherche sociologique*, (41-42), 43-64. <https://doi.org/10.7202/1002459ar>

Article abstract

A broad expansion of a series of social representations and practices that call for looking at contemporary social events through a psychological lens has led to a sociology of the individual that resorts abusively to psychology. It is in the reciprocal motion between the «sociological» and the «psychological», rather than by way of a psychologized reading of the social or a sociologized reading of the psyche, that we can grasp the features of the contemporary individual's own subjective domain. As legitimate as may be a purely psychological understanding, it has to resort to a widened and plural register of interpretation. We are thus obliged to:

1. widen the theme of psychological privatisation to understanding culture's new function;
2. move from an analysis informed by relational troubles to a study taking into account the changes that have taken place on the side of civility;
3. show, behind the rise of emotions and appeals to strong experiences, a deep-seated structural process proper to modernity;
4. resist to an excessive pathologisation of social life and to consider new forms of domination, and, finally, to
5. depart from a psychologising and sub-political reading of today's ailments, to go towards the diagnosis of a historical crisis of our political rhetorics.

Critique de l'individu psychologique

Daniilo MARTUCELLI

De quoi parle-t-on au juste lorsqu'on évoque le thème de l'individu psychologique? En apparence, cela ne semble poser aucune difficulté majeure. Cette «notion» désigne l'expansion tous azimuts d'une série de représentations ou de pratiques sociales exigeant le recours au discours psychologique comme grille de lecture des phénomènes contemporains, qu'il s'agisse du rôle de la vulgate «psy» dans notre saisissement ordinaire de la vie sociale, de l'émergence de nouveaux troubles psychologiques ou de la prolifération de nouvelles thérapies de l'âme et de leur rôle croissant dans le contrôle social.

Ces processus donnent lieu à une production intellectuelle de plus en plus métissée entre sociologues et psychologues, où de fait, la sociologie finit par dépendre abusivement de la psychologie (souvent de la psychanalyse). Aux pires moments, la sociologie se limite à une glose des termes psychologiques, elle s'arrête à l'étude des maladies déjà explorées, qu'elle désigne d'ailleurs par des noms connus (névrose, narcissisme, dépression...); au mieux, elle s'efforce de dégager une zone intellectuelle intermédiaire et de définir le profil de nouvelles maladies socio-psychologiques mais en se situant toujours par rapport au discours psychologique¹. D'autres fois, dans des versions plus extrêmes, elle tente d'interpréter les grands traits d'une période sociale à partir de certaines dimensions psychologiques des individus, et avant tout de leurs pathologies psychiques. Le recours à ce type de lecture a été récurrent depuis des décennies, et le processus en est toujours plus ou moins le même: en partant d'un état du Moi plus ou moins pathologique, il s'agit de décrire la société qui l'engendre². La frontière entre le normal et le pathologique se

-
1. Pour des exemples importants dans ce sens, entre autres, cf. V. de Gaulejac, *Névrose de classe*, Paris, Hommes & Groupes éditeurs, 1987; V. de Gaulejac, N. Aubert, *Le coût de l'excellence*, Paris, Seuil, 1991; N. Aubert, *Le culte de l'urgence*, Paris, Flammarion, 2003; F. Jaureguiberry, *Les branchés du portable*, Paris, PUF, 2003.
 2. Une tradition particulièrement forte aux États-Unis. Pour une mise au point critique à partir de la notion de «narcissisme», cf. J.-F. Narot, «La thèse du narcissisme. De

brouille, d'autant plus que, relayée par le langage courant, la pertinence psychiatrique originelle de bien de ses caractérisations s'estompe. Là où, pour saisir l'individu, le langage était avant tout moral et social, il deviendrait de plus en plus psychologique et pathologique.

Mais sommes-nous condamnés à emprunter cette voie? Pas nécessairement. Pour cerner correctement l'individu «psychologique» contemporain, en fait pour explorer globalement le domaine subjectif, il faut cerner ce qu'il a d'irréductible aux dimensions proprement psychologiques. En fait, si la sociologie, dans la modernité, est contrainte de regarder du côté du domaine subjectif, c'est parce que toute une série de phénomènes sociaux n'est lisible qu'au niveau ou à partir de l'«intérieurité» des individus, sans qu'un discours «psychologique» en bonne et due forme puisse toujours en rendre compte.

Le regard doit alors s'autonomiser à la fois d'une vulgate «classique» de la sociologie, selon laquelle il suffirait, pour saisir l'acteur, de comprendre ses actes en fonction de sa position sociale (l'épuration du personnage social) et d'une lecture psychologique insistant sur le travail cognitif ou les fissures de l'âme — bref, sur le monde invisible de la vie intérieure. Pour schématiser que cela soit, c'est bel et bien de ce «défaut» sociologique — l'individu est défini de l'extérieur — et de cet «excès» psychologique — l'acteur est saisi au travers de son intérieurité — que nous souffrons analytiquement aujourd'hui. Pour cerner les phénomènes contemporains, il nous faut moins défaire cette ligne de partage, qu'être capables de lire, simultanément, des deux côtés de cette frontière. C'est au travers de ce va-et-vient entre le «sociologique» et le «psychologique», plutôt que par la formation d'un discours hybride socio-psychologique, qu'il est possible de cerner les traits du domaine subjectif propre de l'individu contemporain. C'est dire que cette exploration n'est, à sa racine, pas plus «psychologique» que «sociologique». Ou si l'on préfère, que le domaine subjectif, cet espace privilégié d'introspection personnelle (et, dans la modernité, d'exploration institutionnelle), n'est pas uniquement, ni même principalement, saisissable dans des termes proprement psychologiques, même si, dans la modernité, cette traduction est devenue progressivement une «évidence³». Mais l'arbre ne doit pas cacher la forêt. Plus que jamais, il faut plaider pour le pluralisme interprétatif de la vie sociale et pour étrange

l'usage des conceptions psychanalytiques dans le champ sociologique», *Le Débat*, n° 59, 1990, p. 173-190.

3. Sur ce point, cf. les réflexions à partir de l'expansion de la psychanalyse d'E. Gellner, *La ruse de la déraison* (1985), Paris, PUF, 1991.

que cela puisse paraître à première vue, une lecture sociologique de la problématique de l'individu psychologique doit donc largement se désintéresser du fait individuel et de toute attirance pour les complications de l'âme humaine.

Si le saisissement du domaine subjectif est une dimension majeure de l'individu contemporain, c'est parce que la modernité fait face à une scission fondatrice — la distance entre l'objectif et le subjectif. En fait, ce ne sont que des multiples déclinaisons de cette problématique dont il s'agit encore et toujours de rendre compte au travers de la fin d'une totalité sociétale et d'une vie personnelle devenue problème. Pour l'exprimer, Lukacs, en parlant du roman moderne, a trouvé une bonne formule en parlant de la dissociation définitive entre «l'intériorité et l'aventure» et la constitution d'un nouvel horizon de quête, proprement moderne, proprement subjectif, c'est-à-dire constitué par des états psychiques «sans correspondant nécessaire, ni dans le monde des objets ni dans celui des normes⁴».

La séparation entre l'intériorité et l'aventure. Tout en procède et y retourne. À commencer par le divorce réel des langages auquel nous soumet la modernité, et qu'une lecture psychologisante du social ou sociologisante du psychisme ne parvient pas à cerner: d'une part, une liste «extérieure» d'événements factuels, de gestes accomplis dans le monde, une chronologie aussi précise que possible des faits et, d'autre part, la volonté «intérieure» de décrire de manière exhaustive tous les états intimes, de disséquer tous les mouvements de l'âme, à l'aide d'une réflexivité de plus en plus virtuose et creuse. Entre les deux, il n'y a plus rien ou si peu de choses. C'est cet espace mitoyen qu'il s'agit toujours, aujourd'hui comme hier, d'étudier.

C'est en tout cas en partant des spécificités du domaine subjectif moderne, que nous aborderons ci-dessous, et dans une perspective critique, cinq grands contours de l'individu psychologique contemporain. Le mouvement d'analyse sera toujours le même: nous mettrons chaque fois en examen une de ces dimensions, nous efforçant de montrer à quel point, pour légitime que soit une lecture proprement psychologique, elle a besoin de faire appel à un registre élargi et pluriel d'interprétation. Nous serons ainsi contraints:

4. G. Lukacs, *La théorie du roman* (1920), Paris, Gallimard, 2001, p. 54.

1. d'élargir le thème de la privatisation psychologique à la compréhension de la nouvelle fonction de la culture;
2. de passer d'une interprétation en termes de troubles relationnels à une étude des changements survenus du côté de la civilité;
3. de montrer derrière la montée des émotions et du désir d'expériences fortes un processus structurel et de longue haleine de la modernité;
4. de résister à la litanie d'une pathologisation à outrance de la vie sociale au profit d'une considération des nouveaux mécanismes de domination;
5. enfin, de sortir d'une lecture psychologisante et infrapolitique des malaises contemporains pour aller vers le diagnostic d'une crise historique de nos rhétoriques politiques.

1. De la privatisation à la fission culturelle

Le premier facteur explicatif de l'importance croissante du domaine subjectif, et de l'«excessive intériorité» des modernes, est de nature proprement culturelle. À l'inverse de ce qu'a pendant longtemps affirmé la pensée sociologique, pour laquelle la culture (soit par le biais d'une intériorisation des normes, soit par une incorporation d'habitudes) était ce qui assurait l'ajustement entre la société et la personnalité, la «culture» prend désormais une fonction plus ambivalente.

Le constat, pourtant, est loin d'être nouveau. Après tout, le «modernisme», en tant qu'expression culturelle spécifique à la modernité, n'a cessé depuis ses origines d'affirmer la rupture que l'art introduisait dans nos perceptions ordinaires du monde. Et bien entendu, les cas des «déviations» ont toujours été là pour rappeler à quel point la culture n'était pas seulement un ciment de l'ordre social. Mais les sociologues, restés largement insensibles au projet de rupture propre aux artistes modernes, se sont contentés d'interpréter les cas des déviations comme des anomalies marginales. Pour la sociologie, comme Durkheim l'a exprimé mieux que personne, la culture, par le biais de la socialisation, était ce qui assurait l'accord entre les attentes et les chances objectives, ce qui, notamment, en régulant les désirs, permettaient aux individus d'échapper au «mal de l'infini» que constituait le gouffre de l'anomie. Le processus de fabrication des individus, bien cerné par la notion de socialisation, ne pouvait dès lors que conduire à un encastrement progressif de l'individu dans la société.

Cette conception fait tellement partie des présupposés censés être communs aux sciences sociales qu'il est difficile d'exprimer une option

contraire. Pourtant, bien des perspectives vont dans ce sens, mais elles se sont le plus souvent exprimées en termes de «crise», sans avoir su mettre en évidence la nouveauté radicale du processus à l'œuvre: la «culture», dans la modernité, a cessé progressivement d'être *seulement* un facteur d'intégration entre l'individu et la société; elle est devenue *aussi*, voire même souvent, un facteur actif de fission de l'un et de l'autre.

Les conservateurs et les fonctionnalistes l'ont pourtant bien compris. Leur vision de la société leur a fait ressentir très vite toute la dysharmonie structurelle que la culture du modernisme, et plus largement la culture de la consommation de masse, ont infligé à l'intégration sociale. L'exigence de l'épanouissement du Moi, dira Bell dès les années 1970, va à l'encontre des besoins d'une économie exigeant une forte discipline sur le lieu de travail⁵. Bien entendu, des marxistes se sont empressés de rappeler le caractère fonctionnel de la culture «post-moderne» de la consommation au sein du capitalisme tardif⁶. Mais comment ne pas être sensible à la formidable machine d'inadéquation structurelle qu'est devenu l'impératif de la consommation, produisant systématiquement une inflation des attentes, tôt ou tard détachées des capacités réelles dont jouissent les acteurs? Le «mal de l'infini» est devenu une expérience ordinaire de la modernité. La «culture» engendre des désirs qui, s'inscrivant comme demandes sur les individus, instaurent leur distance durable vis-à-vis de situations sociales incapables de les satisfaire.

Un constat proche a pu être établi également pour les individus habitant dans les pays du Sud. Leur ouverture culturelle à l'étranger aurait placé depuis très longtemps ces sociétés, et leurs individus, sous l'emprise d'un domaine culturel désencastré. Par l'«effet de fusion» ou de «démonstration», disait la théorie de la modernisation dans les années 1960, les individus développent des attentes que la société ne peut pas satisfaire. Puis les anthropologues du monde contemporain ont montré à quel point, à cause notamment de cette fonction de fission propre à la culture, le processus d'individuation y atteint souvent un niveau d'exigence que les occasions sociales locales empêchent de réaliser. En bref et de nouveau, la «culture» apparaît comme un puissant facteur de dissociation entre l'individu et la société.

Ces processus se seraient même généralisés au travers de la déconnexion croissante qui s'installe, un peu partout, entre les lieux de

5. D. Bell, *Les contradictions culturelles du capitalisme* (1976), Paris, PUF, 1979.

6. Cf. notamment, F. Jameson, *Postmodernism, or the Cultural Logic of Late Capitalism*, Londres, Verso, 1991.

production d'une culture et son utilisation par les individus⁷. Dans le contexte de la globalisation, l'individu est constamment contraint de réinterpréter les éléments culturels, de produire une série d'hybridations diverses, dont le degré de correspondance ou d'adéquation avec la société d'origine est susceptible de connaître un grand éventail de figures de décalage.

L'importance de ce point est fondamental et introduit le besoin de nouvelles distinctions analytiques. Bien entendu, les individus sont toujours socialisés par le biais de facteurs culturels donnant forme à leur personnalité, mais cette socialisation opère désormais dans un univers social où la «culture» a désormais un rôle plus ambivalent. Elle n'est plus seulement le garant d'un accord durable, mais aussi un facteur permanent de fission. Bien entendu, ce processus peut — et doit — être analysé dans ses dimensions proprement psychologiques, à condition de ne pas en faire le lieu ni unique, ni même central, de l'interprétation.

Bien des analyses contemporaines sur le repli des individus ou sur les processus de privatisation contemporains peuvent s'inscrire dans ce sillage. Dans la périodisation proposée par exemple par Gauchet de trois types de personnalité (traditionnelle, moderne et ultramoderne), on retrouve, au fond, des éléments de réflexion proches. L'individu ultramoderne, à la différence des deux précédents, a le sentiment d'être désengagé du social, et s'éprouve même parfois en dehors de ses cadres. Déconnecté symboliquement du monde, il se replie sur lui-même, faisant émerger toute une série de figures mi-psychologiques, mi-sociologiques, caractérisées par un fort repli sur soi, allant du narcissisme à l'implosion dépressive⁸. Mais cette lecture proprement psychologique, et de surcroît à tendance critique et nosologique, ne doit pas faire oublier l'origine du processus — ce que l'auteur appelle la déconnexion symbolique spécifique à la démocratie. C'est au sein de la démocratie, comprise comme imaginaire social posant comme valeur première l'être humain, que l'«individu psychologique» prend progressivement du poids, lorsque son inscription dans un ensemble collectif perd du terrain vis-à-vis de son autonomie personnelle. Pourtant, et à bien y regarder, cette interprétation, à consonance psychologique, n'est qu'une variante d'une vision plus large soulignant la «nouvelle» fonction

7. J. Thompson, *The Media and Modernity*, Londres, Polity Press/Blackwell Publishers, 1997; à sa manière, également, A. Giddens, *Les conséquences de la modernité* (1989), Paris, L'Harmattan, 1994.

8. M. Gauchet, «Essai de psychologie contemporaine. I. Un nouvel âge de la personnalité» (1998), dans *La démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, 2002, p. 229-262.

de la «culture», son rôle fissionnel, au sein de la société contemporaine. Oublier ce changement fondamental risque de mener à sur-interpréter, en sous-interprétant, bien des manifestations actuelles.

2. Des troubles relationnels aux enjeux de la civilité

La distance entre l'objectif et le subjectif propre à la modernité connaît dans toutes les périodes une traduction particulière du côté du lien social, et notamment dans notre relation à l'Autre. De l'enfer de l'altérité de Sartre aux tyrannies de l'intimité oppressive de Sennett, en passant par la nouvelle normativité de la «bonne distance» à autrui, la liste est bien longue. Pourtant, cette difficulté n'est pas non plus, en tout cas, dans sa racine, une affaire de psychologie. Bien entendu, comme dans le point précédent, elle est susceptible de connaître des expressions proprement psychologiques, mais à condition de se rappeler le problème qui l'anticipe et la déborde.

D'ailleurs, sur ce point, et à la différence des autres items que nous développons ici, ce n'est pas, à bien y regarder, un langage psychologique qui est mobilisé en premier lieu ou «spontanément» par les individus. Ce qui prime est en effet une lecture à consonance plutôt morale, empruntant la forme d'un appel à la civilité. Ce recours contemporain peut être interprété comme un compromis entre deux réalités. D'une part, elle procède d'une tension entre les vertus publiques (que nous n'avons plus vraiment) et des vertus que nous considérons désormais comme éminemment privées (dont nous disposons encore) comme la sympathie, l'attachement, la générosité... Et d'autre part, elle s'enracine dans l'écart entre le caractère toujours légitime d'une sanction publique et la non-légitimité des sanctions du privé (chacun peut faire ce qu'il veut avec sa vie). L'appel à la «civilité» relationnelle, et son revers, le langage des incivilités, est ainsi un mixte entre des vertus privées revendiquées et des sanctions publiques encore légitimes.

Au cri sartrien — l'enfer ce sont les autres —, s'opposent donc différentes figures du purgatoire relationnel, à la lumière et à l'ombre d'une myriade d'interactions plus ou moins «faciles», plus ou moins «bonnes». Par le langage de la «civilité», et sous-couvert d'une simple exigence de respect des formes jugées conventionnelles et externes (politesse, bienséance, maîtrise d'une bonne image de soi...), le conflit social est évacué au profit d'une litanie de frictions relationnelles à connotation multiple. Cette friction oppose les jeunes aux adultes au sein

même des classes populaires — ce qu'on oublie souvent —, les hommes aux femmes, les milieux populaires aux classes moyennes, les immigrés aux autochtones... Le langage des civilités fonctionne à l'économie: de manière seulement implicite, il mobilise un principe de régulation des conduites, qui se présente moins sous la forme d'une série de contraintes normatives et davantage comme une série de principes de bienséance comportementale. Les individus se disent alors moins intéressés par le respect des valeurs — ce que certains défendent bien sûr toujours — que par des règles interactives à défaut desquelles la vie sociale devient «impossible» (en fait, seulement «désagréable»). La frontière entre ces deux appels à la civilité est quelque peu floue, et c'est sans doute ce qui permet d'ailleurs aux deux positions de se retrouver dans leur refus commun des incivilités. Mais leurs inspirations ne sont nullement semblables. D'un côté, il s'agit toujours de prôner des valeurs générales, plus ou moins morales, pour régler l'être ensemble; de l'autre, il ne s'agit que de repousser certaines pratiques parce que jugées pénibles et contre-productives à terme pour tout le monde. Au langage des «valeurs», on préfère alors celui des «gênes».

Et pourtant, la civilité configure, même en creux, une certaine forme de vivre ensemble — en fait, une manière particulière de concevoir les interactions dans l'espace public. Toujours implicite, elle prône le respect de la propriété et de la personne d'autrui, une sonorité maîtrisée dans les lieux publics, une conception de l'espace public — à part quelques domaines fonctionnels, où la présence, d'ailleurs, ne doit être que temporaire — comme un domaine de circulation et non pas de vie, et qui doit rester à la fois propre, commun et anonyme...

Pourtant, elle est censée constituer un langage «neutre». D'ailleurs, les «bonnes mœurs» sont d'autant plus efficaces qu'elles sont censées être respectées sans justification majeure: leur force procède de leur évidence, dont on est contraint justement de découvrir la fausseté lorsqu'elles sont transgressées. Le grand paradoxe du langage des civilités est que, presque par définition, il ne peut pas être «imposé» aux autres. Les civilités peuvent, certes, être à tout moment demandées, voire exigées, en tant que règles tacites et communes du vivre ensemble, d'autant plus facilement qu'un certain conformisme groupal est de rigueur, mais dès qu'elles deviennent explicites, on en vient à les soupçonner doublement: comme le produit d'une certaine conception «classiste» ou «bourgeoise» de la vie commune ou comme celui porteur d'un spectre de rigorisme moral suranné

qui déplaît à bien des individus dans des sociétés si jalouses de la liberté privée⁹.

En tout cas, que la régulation des situations soit de plus en plus l'œuvre des acteurs eux-mêmes, sans contrainte normative forte ni parfois de conformisme groupal actif, fait que les affaires de civilité et de politesse, d'égards et de sensibilités aux autres, deviennent des affaires éminemment politiques. Lorsque Dieu est mort, il revient plus que jamais à la bienséance, tournant à vide et sur elle-même, d'encadrer nos échanges ordinaires avec autrui.

Bien entendu, cette problématique connaît aussi une traduction proprement psychologique. Dans une société avec des normes fortes, le contrôle des comportements suppose un modèle d'intériorisation normative, et la construction de la personnalité apparaît à terme, comme Elias l'a bien vu, comme une affaire d'État¹⁰. Aujourd'hui, une gestion assouplie des normes donne plus de place aux personnalités «dérangeantes» qui produisent davantage de gêne que par le passé, et la régulation des comportements en appelle à la civilité relationnelle davantage qu'à l'intériorisation du processus de civilisation.

C'est donc la conjugaison de la civilité et des gênes qui décrit le mieux cet état, bien davantage qu'une impossible incapacité «psychologique» à établir un contact avec autrui. Bien entendu, insistons-y, ce processus est passible d'une lecture proprement psychologique soulignant notamment, et de manière plus ou moins normative, la «bonne distance» à établir avec les autres (y compris pour des raisons de «santé psychique»). Une préoccupation à laquelle bien des sociologues ne sont pas indifférents, et en tout premier lieu Giddens, lorsqu'il s'efforce de déceler de nouvelles figures d'addiction relationnelles (donc des «mauvaises distances») dans la modernité¹¹. Une problématique qui n'est pas non plus étrangère au fait que, pour gérer leurs relations aux autres, quelques individus en appellent au secours de professionnels supposés les aider à combler leurs difficultés interactives ou leurs souffrances psychiques (ce qui va du recours de ce

9. Pour une illustration de ces tensions à partir d'une lecture des études d'opinion publique en Europe, cf. G. Bajoit, *Le changement social*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 71-78.

10. N. Elias, *La dynamique de l'Occident* (1939), Paris, Calmann-Lévy, 1975.

11. A. Giddens, *La transformation de l'intimité* (1992), Rodez, Le Rouergue/Chambon, 2004, p. 116-122. Mais on pourrait également penser à toutes les études socio-psychanalytiques proposées pour interpréter la violence relationnelle quotidienne entre les individus, cf. S. Zizek, *Plaidoyer en faveur de l'intolérance*, Paris, Climats, 2004, p. 109-124.

qu'il faudrait caractériser comme des thérapies de confort jusqu'aux pratiques, pour l'instant marginales, de *coaching* quotidien en passant par une famille élargie des «lieux d'écoute»¹²). Mais, comme dans les exemples précédents, des interprétations de nature proprement psychologiques ne doivent pas occuper tout l'espace de l'analyse.

3. De l'explosion émotionnelle à l'empire du qualitatif

La consolidation d'une individualité psychologique est parfois associée à l'importance croissante des éléments proprement «qualitatifs» dans le vécu ordinaire de nos contemporains. Ce processus n'est, encore une fois, nouveau qu'en apparence. Déjà chez Simmel on trouve trace de cette préoccupation lorsqu'il souligne la tension ambivalente dont est porteuse l'intellectualisation de la vie dans la modernité. D'une part, la progression de l'échange monétaire pousse à une utilisation de plus en plus étendue de substituts et de symboles sans aucune relation matérielle avec les réalités qu'ils représentent. La vie est soumise à des impératifs croissants de précision et de délimitation; on doit y calculer, déterminer, peser, réduire les valeurs qualitatives en chiffres quantitatifs. L'expression chiffrée devient l'idéal de la vie moderne, toute soumise à l'emprise de la rigueur et de l'exactitude. Mais l'accroissement des traits objectifs propres à l'homme moderne ne va pas sans ambivalence. Grâce à cette même intellectualisation de la vie, et à l'intensification de la stimulation nerveuse propre aux grandes métropoles, la conscience et la sensibilité des individus à la différence, notamment à la variabilité constante des expériences, ne font que s'exacerber. La conclusion est paradoxale: «plus la vie sociale est régie par l'économie monétaire, et plus s'imprime efficacement et distinctement, au sein de la vie consciente, le caractère relativiste de l'être¹³». Ce qui, on le sait, donne lieu à un des maux spécifiques de la modernité — des individus blasés face au monde.

En fait, nous vivons toujours dans cette ambivalence. Le quantitatif ne s'est pas imposé de manière unilatérale sur le qualitatif, et nous ne sommes nullement définitivement blasés face aux différences. Au contraire même, la tension a pris plus de poids, en prenant des formes culturelles diverses. Limitons-nous à en évoquer deux rapides illustrations.

12. Pour une étude sociologique soulignant la complexité des processus à l'œuvre, nullement réductible aux seules considérations psychologiques, dans des «lieux d'écoute», cf. D. Fassin *et al.*, *Des maux indicibles*, Paris, La Découverte, 2004.

13. G. Simmel, *Philosophie de l'argent* (1900), Paris, PUF, 1987, p. 662.

La première concerne l'importance croissante que nos contemporains octroient à l'intuition. Dans un monde rationalisé, il pourrait s'agir d'une révolte «subjectiviste» contre l'emprise des systèmes experts. En fait, il vaut mieux l'interpréter comme une conséquence de plus de l'individualisation et du souci de singularisation de nos contemporains. Dans l'ordre de la connaissance, l'intuition est ce qui est censé nous appartenir en propre, faire chair avec nos expériences passées, voire faire tout simplement chair avec nous-mêmes, sous forme d'un «don». L'intuition est toujours «notre» intuition. Là encore le processus n'est ni fondamentalement novateur ni essentiellement psychologique. En effet, l'histoire est peuplée des traces de ces «voix» intérieures, associées à des «démons» ou à des «divinités», avant que la psychologie moderne en donne une autre interprétation. Mais il est loin d'être anecdotique. Il est possible de repérer sa trace dans les nouveaux profils professionnels que certains esquissent de manière mi-descriptive, mi-normative (songeons, par exemple, au modèle de l'«enseignant intuitif¹⁴»), mais également dans l'importance prise par l'«intelligence émotionnelle» dans le management contemporain, ou encore, et de manière bien plus banale, dans les réflexions anodines de certains experts comme les médecins, pour qui «s'il y a un désaccord entre la clinique et les analyses, c'est la clinique qui prime...». Les «savoirs d'expérience», également susceptibles d'être rapprochés de l'intuition, le soulignent quant à eux encore davantage, créant une tension d'un nouveau type entre la connaissance et l'expertise d'un côté et les savoirs ordinaires et les «intuitions» de l'autre. Cela, bien entendu, ne veut aucunement dire, comme une importante littérature psychologique en atteste, que les intuitions guident toutes les décisions ou que nous soyons forcément en face d'un «irrationalisme» d'un type nouveau. En revanche, ce processus souligne à quel point, dans le spectre de la connaissance, l'intuition approfondit nos désirs d'individualisation. Risquons une image: à un Sherlock Holmes qui partait d'indices, et seulement d'indices, pour parvenir au bout d'une laborieuse démarche inductive à l'élucidation d'une affaire, s'oppose presque à la caricature le lieutenant Colombo qui, dès le départ, possède une «intuition», jamais démentie par la suite de l'enquête, qui n'a dès lors d'autre fonction que de la corroborer.

Deuxièmement, mais c'est encore mieux connu, nos contemporains sont de plus en plus sensibles aux aspects qualitatifs des situations. Les mots pour désigner cette dimension sont divers, comme si, au-delà de la

14. T. Atkinson, G. Claxton (dir.), *The Intuitive Practitioner*, Buckingham, Open University Press, 2000.

difficulté à la nommer, il y avait également la volonté de préserver leur unicité environnementale: «climat», «atmosphère», «ambiance», «impression», «vibration», «mouvance», «tribu», «liant»... Au-delà des mots l'attirance pour les «climats» ou les «atmosphères» témoigne d'un approfondissement de notre sensibilité esthétique à l'univers social. Ici, davantage encore que dans le point précédent, il serait possible de trouver des racines de cette attitude du côté du romantisme et de certains artistes esthétisants du début du XX^e siècle, mais le phénomène a pris désormais une toute autre ampleur, avec la reprise et le prolongement commercial de ces «ambiances». La valeur-signes s'étant largement autonomisée de l'objet, ce qui l'enveloppe sémiotiquement devient décisif, de même que l'ambiance d'une expérience peut être plus importante que la pratique sociale elle-même. Dans le monde du travail, comment passer sous silence l'importance décisive que de plus en plus de nos contemporains, et notamment les jeunes, prêtent à l'«ambiance» sur le lieu de travail? Les atmosphères sont là pour rappeler que nos perceptions (personnes, objets, situations...) sont de plus en plus marquées par les sentiments qu'elles suscitent chez les individus. La vie intérieure des contemporains ne se résume pas à leur seule intériorité; elle déteint sur leur milieu de vie. La vie quotidienne, en s'esthétisant, ne fait qu'amplifier le phénomène, en transformant bien des activités (un dîner dans un restaurant, la visite d'un musée, l'« atmosphère» d'un site archéologique...) en des lieux-signes qui exacerbent le désir d'une consommation proprement qualitative¹⁵.

Encore une fois, ces facteurs sont susceptibles d'alimenter des interprétations proprement psychologiques du lien social, notamment en termes de groupalité, en descendance ou non avec les études freudiennes. Et pourtant, ici aussi le phénomène est irréductible à cette seule lecture. Ce dont il s'agit dans l'état actuel du triptyque des liens propres à la société moderne (concurrentiels propres au marché, relationnels propres à l'affectif et citoyens propres au politique), pour reprendre la proposition de Singly, c'est d'apprendre à valoriser davantage les éléments proprement affectifs du lien social. Les thèses de la «crise» du politique, de la déliaison sociale généralisée ou de la «privatisation» des individus se trouvent par là d'em-

15. A. de Vulpian, qui a bien mesuré depuis des années toute l'importance économique et sociale de ces phénomènes, distingue quant à lui quatre «quasi-communautés», en fait, quatre types d'ambiances qualitatives: «des halos d'émotion, ceux avec qui on est emporté par une vague d'émotion; les philées, ceux qu'on aime; les mouvances, ceux avec qui on bouge; les isolats dans lesquels on s'enferme». A. de Vulpian, *À l'écoute des gens ordinaires*, Paris, Dunod, 2003, p. 197-205.

blée rectifiées. Trop pensées à partir du seul engagement politique, ces conclusions négligent l'importance quotidienne des liens relationnels. Désormais, les individus rechignent à perdre leur individualité au profit d'un «on» groupal; ils veulent, au contraire, un lien dans lequel ils puissent rester eux-mêmes tout en se reliant aux autres¹⁶.

4. De la pathologisation du social aux nouveaux mécanismes subjectifs d'inscription de la domination

Un constat différent doit être fait en ce qui concerne le renouvellement des mécanismes de contrôle et de domination sociale. Si, à grands traits, il s'agit toujours d'inscrire les contraintes sur et dans l'intériorité des individus, une transition est pourtant repérable dans le passage de la logique de l'assujettissement à celle de la responsabilisation¹⁷. La différence entre les deux processus réside moins dans la manière dont ils dosent le consentement ou la contrainte, que dans la caractérisation de l'individu qu'ils exigent et mobilisent. Là encore, le processus est susceptible d'en appeler à des interprétations proprement psychologiques, et d'ailleurs il traverse une famille élargie de nouvelles thérapies¹⁸, mais il est dans sa lame de fond irréductible à ce seul saisissement.

La première forme d'inscription subjective de la domination, l'assujettissement, contraint les dominés à se définir avec les catégories qu'il impose, qui parfois même s'inscrivent, au-delà de leur conscience, sur leur corps et dans leurs automatismes les plus réflexes. Au-delà de la diversité des interprétations, quelque chose est toujours commun à ces lectures — l'individu doit se plier à une représentation du Sujet, au travers d'un ensemble de dispositifs l'enjoignant à se connaître, en fait, à se découvrir soi-même en parlant de soi aux experts du soi, dit Foucault, en répondant à l'interpellation que le pouvoir lui adresse, écrit Althusser. Dans un même et seul mouvement, le Sujet est à la fois constitué et assujetti. Que ce soit par le biais de disciplines corporelles ou d'interpellations politiques, c'est en tant que «sujets» qu'ils sont «assujettis», au double sens du terme: assujettis aux autres et à eux-mêmes.

16. F. de Singly, *Les uns avec les autres*, Paris, Armand Colin, 2003.

17. Pour un plus long développement de ce point, cf. D. Martuccelli, «Figures de la domination», *Revue française de sociologie*, vol. 45, n° 3, 2004, p. 469-497.

18. M. Otero, *Les règles de l'individualité contemporaine*, Québec, Les Presses de l'Université de Laval, 2003.

En revanche, la notion de responsabilisation suppose que l'individu se sente, toujours et partout, responsable, non seulement de tout ce qu'il fait (notion de responsabilité), mais également de tout ce qui lui arrive (principe de responsabilisation). Ce n'est qu'au sein de cette inflexion qu'il est possible de repérer la mise en place d'un nouveau mécanisme d'inscription de la domination. C'est afin de faire face à cette épreuve généralisée de responsabilisation que l'individu doit toujours être capable de s'«adapter» à toutes les situations ou imprévus. Il s'agit moins alors de «soumission» que d'en appeler à l'«initiative» des individus pour qu'ils trouvent la «meilleure» manière d'agir dans la vie sociale. La responsabilisation se situe à la racine d'une exigence généralisée d'implication des individus dans la société et à la base d'une philosophie les obligeant à intérioriser, sous forme de faute personnelle, leur situation d'exclusion ou d'échec. Il s'agit d'une série de processus confrontant l'acteur, puisqu'il a toujours la possibilité de «faire» quelque chose de sa vie, aux conséquences — parfois de plus en plus involontaires — de «ses» actes.

Précisons-le mieux tant les différences sont subtiles mais importantes entre ces deux mécanismes. À la différence de l'assujettissement qui fait primer une lecture externe du processus de domination (l'imposition se présente par l'adéquation à un modèle proposé de l'extérieur), la responsabilisation en souligne surtout les facteurs internes (ce sont les capacités «propres» à l'acteur qui sont sollicitées). À la différence donc de l'assujettissement où l'acteur est décrit dans une position passive, véritablement traversé et constitué par un ensemble de dispositifs disciplinaires ou culturels, il est désigné, dans la responsabilisation, comme un acteur capable de se «gérer» lui-même, puisqu'il est censé être capable de se «prendre en charge», et donc d'avoir un rôle actif. Dans le premier cas de figure, l'individu, agent-passif, est interpellé par le pouvoir pour qu'il devienne un «sujet». Dans le deuxième, le sujet, en tant qu'acteur-actif, est convoqué par le pouvoir pour qu'il se prenne en charge en tant qu'«acteur».

Cette inflexion générale repérable du côté des processus d'inscription subjective de la domination a des traductions psychologiques précises. Mais il serait abusif de réduire la compréhension de cette transformation à ses seules manifestations. D'autant plus qu'à bien y regarder, les états intérieurs invoqués se ressemblent sur plus d'un aspect du point de vue des expériences. En fait, la nouveauté du processus procède en partie du choix de lecture qui tend à s'imposer. Hier, dans le sillage de l'assujettissement, et sans que les sciences sociales ne s'interdisent de faire référence aux

manifestations «psychologiques» de la domination, le regard était davantage porté sur les mécanismes sociaux qui les engendraient. Aujourd'hui, en sens inverse, sans que les études négligent entièrement de faire référence à des processus collectifs de production, le regard se concentre autour des malaises vécus.

Soyons plus explicites. La transformation de ce mécanisme général de domination peut être l'objet de différentes lectures. Pour l'une, à vocation davantage «psychologique», l'interprétation de ce processus aura tendance à se centrer sur le changement repérable du côté des normes sociales et des modèles de socialisation. Un lien peut ainsi, par exemple, être établi entre la thèse de Mitscherlich sur la «société sans pères» et l'essai de Lasch sur la culture du narcissisme. À suivre ces lectures, le problème est moins l'«excès» que le «déficit» de sublimation. Au-delà des différences entre les auteurs, dans les deux cas, il s'agit pourtant de souligner la vacuité de la notion d'autorité et donc de toute identification normative, ce qui mène soit à un conflit œdipien insurmontable (ou si l'on préfère de contestation d'une Loi)¹⁹, soit à une «personnalité narcissique» comme figure sociale du repli vers soi²⁰.

Mais cette lecture à origine proprement «psychologique» doit être prolongée par une prise en considération plus large. C'est ce que fait, par exemple, Ehrenberg dans sa conceptualisation de l'injonction contemporaine de responsabilisation dont le noyau dur réside moins dans la norme (toujours implicite) qu'elle impose, que dans son souci d'impliquer, paradoxalement, les individus en tant qu'acteurs autonomes. Autrement dit, le propre de l'injonction est ici de chercher le consentement de l'individu à une forme de domination, sans passer désormais par son identification avec une Loi (principe de l'assujettissement), mais au travers d'un appel à l'individu en tant qu'«acteur» de sa vie. C'est dans ce sillage que la «dépression» devient un analyseur majeur de nos sociétés. Elle ne provient ni d'une «loi» écrasant l'individu d'une surcharge d'interdits se traduisant par un Surmoi trop sévère, mais procède, en revanche, d'une injonction constante de performance, de réussite, d'être à la hauteur, d'agir sans arrêt au meilleur de sa forme. Face à cet idéal collectif d'action, l'individu se sent assailli par sa fatigue, ses insuffisances, ses dysfonctionnements. La dépression découlerait de la «démocratisation de l'exception», là où l'individu reconnu maître de lui-même se révèle fragile, manquant d'être,

19. A. Mitscherlich, *Vers la société sans pères* (1963), Paris, Gallimard, 1969.

20. Ch. Lasch, *La culture du narcissisme* (1979), Paris, Climats, 2000.

et «fatigué par sa souveraineté», prisonnier de «l'aspiration à n'être que soi-même et la difficulté à l'être»²¹.

Enfin, il est encore possible de «sociologiser» davantage cette lecture en distinguant d'un côté différents types d'injonction à la responsabilisation en fonction, d'une part, du type de valeur mobilisée (entre autres: l'autonomie, l'indépendance, la participation, l'authenticité) et d'autre part, et surtout, en déclinant de manière différenciée cette épreuve en apparence commune à tous les individus en fonction de la nature et du volume des supports qui sont à leur disposition²². En effet, selon le type de supports requis par la mobilisation, l'injonction n'a nullement les mêmes effets sur les différents acteurs. L'injonction de responsabilisation, en prenant par exemple davantage la forme d'un appel et d'une sommation à l'indépendance, trace une tension entre, d'un côté, une sur-accentuation du modèle de l'individu conquérant (le modèle d'un individu par excès) et de l'autre, les réalités multiples d'un individu souvent trop dépourvu de supports pour s'acquitter véritablement de cette injonction. Rien d'étonnant à ce que ce soit du côté des politiques sociales que cette forme d'injonction connaisse ses principales manifestations, d'autant plus que ces dernières années, les pressions faites sur l'individu pour qu'il affirme son «indépendance» se sont accrues en même temps que s'affaiblissaient les protections, les droits ou les supports divers lui permettant justement d'y faire face²³. Cette forme d'injonction à la responsabilisation, à la différence de la précédente, souligne donc moins l'incapacité de l'acteur à se donner sa «propre» loi, qu'à pouvoir tout simplement exister en tant qu'individu indépendant, le contraignant alors à accepter un contrôle externe, et au pire risquant de le disqualifier.

Le changement fondamental procède donc de la consolidation d'un nouveau mécanisme d'inscription subjective de la domination qui, sans abolir le précédent (l'assujettissement), n'en engage pas moins toute une série de nouvelles épreuves et malaises. Et que ceux-ci puissent, en partie,

21. A. Ehrenberg, *La fatigue d'être soi*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 147.

22. Pour cette acception de la notion, cf. D. Martuccelli, *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard, 2002, chapitre I; et pour une discussion et mise à l'épreuve empirique, cf. V. Caradec, D. Martuccelli (dir.), *Matériaux pour une sociologie de l'individu*, Lille, Septentrion, 2004, première partie.

23. R. Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard, 1995; A. Supiot, *Au-delà de l'emploi*, Paris, Flammarion, 1999; R. Castel, Cl. Haroche, *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi*, Paris, Fayard, 2001; N. Murard, *La morale de la question sociale*, Paris, La Dispute, 2003, p. 171-212.

être cernés à l'aide d'un langage psychologique ne doit pas faire oublier la réalité première dont ils découlent.

5. Des malaises subjectifs à la crise des rhétoriques politiques

Reste un problème. Si les phénomènes que nous analysons débordent le cadrage proprement «psychologique», pourquoi le langage à connotation psychologique s'empare-t-il de la vie sociale et publique? Que ce soit au travail ou dans le domaine privé, sans que la tendance ne soit ni universelle ni exclusive, il est juste de constater un glissement d'une partie de nos langages descriptifs de nos pratiques de consommation ou de nos expériences politiques vers un saisissement proprement psychologique.

Nulle part ce processus n'est aussi évident et surprenant qu'en ce qui concerne le domaine politique. Le fait qu'en Europe, et malgré son affaissement, le langage légitime pour parler du politique soit toujours le langage classiste (et sa pâle traduction sur l'axe gauche-droite), alors que ce langage fait de moins en moins de sens pour les individus, est à la racine d'un véritable court-circuitage. C'est dans cette faille historique que doivent s'interpréter bien des phénomènes contemporains. Nous assistons à la mise en place de toute une série de tentatives, souvent décomposées ou inachevées, pour essayer de structurer un langage permettant d'établir un lien d'un type nouveau entre les expériences individuelles et les plaintes collectives. D'ailleurs, la nouveauté de cette situation est, ici aussi, toute relative. Faut-il vraiment rappeler que, confrontés aux bouleversements induits par le processus de modernisation au XIX^e siècle, les ouvriers sont progressivement passés d'une économie morale de la protestation (et ce, parfois, au nom des anciennes traditions féodales) à une économie politique de l'exploitation²⁴? Aujourd'hui, et sans que l'on puisse présager de l'avenir, comment ne pas faire l'hypothèse que, de la même manière qu'hier des balbutiements de contestation politique ont pris une voie morale, ils ont actuellement tendance à prendre une expression plutôt «psychologique».

Bien des exemples peuvent être évoqués à l'appui de cette interprétation. En fait, nous vivons au milieu d'une série élargie de plaintes sociales à caractère mi-moral mi-psychologique, mais jamais entièrement équidistantes de ces deux pôles. D'une part, sur un axe davantage «moral», bien des injustices collectives s'expriment dans un langage insistant sur le

24. E. P. Thompson, *La formation de la classe ouvrière anglaise* (1963), Paris, MSH, 1988.

respect dû à la personne. Il y a là l'émergence d'une série de difficultés individuelles dont nous sommes, pour l'instant, incapables de cerner la véritable nature collective, parce que nous ne l'avons pas encore construit politiquement. Cependant, comment négliger le fait, qu'au-delà des formes langagières prises, ces efforts visent à donner une résonance collective à des expériences de frustration individuelle?

D'autre part, et cette fois-ci sur un versant plutôt «psychologique», on pourrait également penser à tous ces discours sur la «victimisation²⁵», et la volonté commune à bien des acteurs, dans leur incapacité à cerner un adversaire, de proposer une autre voie de «socialisation» des injustices auxquelles ils sont confrontés. Mais on pourra également penser à l'incroyable fortune en France de la notion de «harcèlement moral²⁶». En fait, ne pouvant pas se constituer en conflits sociaux, les injustices ou les malaises s'expriment en termes «subjectifs». C'est avant tout cela qui explique la fortune de termes comme la «souffrance» ou les attitudes que la «victimisation» souligne: les individus énoncent une expérience vécue comme une fatalité. Ils ne sont pas seulement des «victimes» parce qu'ils ne peuvent pas être des «sujets»; parfois, ils ne se perçoivent comme des «sujets» que dans la mesure où ils peuvent se constituer en tant que «victimes».

Un nombre important d'expériences se vit désormais en deçà des langages politiques constitués. Dans ce sens, la crise est plus profonde qu'un problème de représentation politique. Le malaise et les aspirations politiques ne parviennent plus entièrement à s'exprimer dans un langage préétabli et prennent la forme de poussées d'affects collectifs, d'étranges bricolages idéologiques, d'une demande de «respect» aussi globale que creuse, voire d'implosions silencieuses. En fait, nous ne savons plus vraiment comment instruire politiquement le malheur individuel et collectif, comment faire pour transformer bien des «souffrances» en «injustices». C'est dans ce contexte général que la psychologie et sa vulgate langagière apparaissent comme un puissant facteur de traduction publique des difficultés personnelles. Mais si les mots de stress, dépression, anxiété, harcèlement, perversité... ont, sans aucun doute, une

25. P. Bruckner, *La tentation de l'innocence*, Paris, Grasset, 1995, chapitre 4; T. Todorov, «Du culte de la différence à la sacralisation de la victime», *Esprit*, vol. 6, 1995, p. 90-102; J.-M. Chaumont, *La concurrence des victimes*, Paris, La Découverte, 1997.

26. M.-F. Hirigoyen, *Le harcèlement moral*, Paris, Syros, 1998, et pour une critique, cf. J.-P. Le Goff, «Que veut dire le harcèlement moral», *Le Débat*, n° 123, 2003, p. 141-161 et n° 124, 2003, p. 99-116.

grande expressivité, ils n'ont, pour l'instant, qu'une faible emprise politique. Telle est la situation: les mots qui font sens pour décrire ce que nous vivons comme des injustices sont inversement proportionnels au langage légitime dont nous disposons collectivement pour instruire leur plainte. Ici aussi donc, pour important que soit le recours à la psychologie comme «langage», il est nécessaire, à la racine de cette psychologisation du social, de placer un processus plus large — et même, différent.

Les processus que nous avons évoqués sont bien différents entre eux. Et ce n'est que d'une manière artificielle, et souvent incantatoire, qu'ils semblent s'insérer dans un phénomène homogène trouvant dans la «psychologie» sa matrice globale d'interprétation. En tout cas, l'individu contemporain n'est pas plus psychologique aujourd'hui qu'hier. En revanche, il est assailli, depuis l'avènement de la modernité, par une série d'épreuves pouvant trouver, dans la psychologie, un langage partiel mais fécond d'analyse. Mais que ce soit du côté du rôle fissionnel croissant de la culture dans la modernité, de la complication de nos relations à autrui, du déploiement de notre sensibilité qualitative, des nouvelles formes de contrôle social, ou encore, de notre difficulté à instruire la plainte collective de nos malheurs, la possibilité de recours à une interprétation psychologique ne doit pas nous faire oublier tout ce que ces processus doivent au déploiement de la modernité elle-même. Ce dont il s'agit est toujours de rendre compte du hiatus entre l'intériorité des individus et l'objectivité du monde.

Danilo MARTUCCELLI
CNRS-CLERSE-IFRESI

Résumé

L'expansion sous tous azimuts d'une série de représentations ou de pratiques sociales exigeant le recours au discours psychologique comme grille de lecture des phénomènes contemporains donne lieu à une saisie sociologique de l'individu abusivement dépendante de la psychologie. C'est au travers d'un va-et-vient entre le «sociologique» et le «psychologique», plutôt que par une lecture psychologisante du social ou

sociologisante du psychisme, qu'il est possible de cerner les traits du domaine subjectif propre de l'individu contemporain. Pour légitime que soit une lecture proprement psychologique, elle a besoin de faire appel à un registre élargi et pluriel d'interprétation. Nous serons ainsi contraints:

1. d'élargir le thème de la privatisation psychologique à la compréhension de la nouvelle fonction de la culture;
2. de passer d'une interprétation en termes de troubles relationnels à une étude des changements survenus du côté de la civilité;
3. de montrer derrière la montée des émotions et du désir d'expériences fortes un processus structurel et de longue haleine de la modernité;
4. de résister à la litanie d'une pathologisation à outrance de la vie sociale au profit d'une considération des nouveaux mécanismes de domination; enfin,
5. de sortir d'une lecture psychologisante et infrapolitique des malaises contemporains pour aller vers le diagnostic d'une crise historique de nos rhétoriques politiques.

Mots clés: modernité, fission culturelle, civilité, ambiances, responsabilité

Abstract

A broad expansion of a series of social representations and practices that call for looking at contemporary social events through a psychological lens has led to a sociology of the individual that resorts abusively to psychology. It is in the reciprocal motion between the «sociological» and the «psychological», rather than by way of a psychologized reading of the social or a sociologized reading of the psyche, that we can grasp the features of the contemporary individual's own subjective domain. As legitimate as may be a purely psychological understanding, it has to resort to a widened and plural register of interpretation. We are thus obliged to:

1. widen the theme of psychological privatisation to understanding culture's new function;
2. move from an analysis informed by relational troubles to a study taking into account the changes that have taken place on the side of civility;

3. show, behind the rise of emotions and appeals to strong experiences, a deep-seated structural process proper to modernity;
4. resist to an excessive pathologisation of social life and to consider new forms of domination, and, finally, to
5. depart from a psychologising and sub-political reading of today's ailments, to go towards the diagnosis of a historical crisis of our political rhetorics.

Key words: modernity, cultural fission, civility, ambiances, responsabilisation

Resumen:

La expansión de un conjunto dispar de representaciones y de prácticas sociales que recurren al discurso psicológico como marco de lectura de los fenómenos contemporáneos engendra una comprensión sociológica del individuo abusivamente dependiente de la psicología. Es a través de un va-y-viene entre la «sociología» y la «psicología», mas bien que a través una lectura psicologizante de la vida social o sociologizante de la psique que es posible comprender los rasgos específicos del dominio subjetivo del individuo contemporáneo. Por legítima que sea una lectura propiamente psicológica, ella debe pues dar paso a una interpretación plural. Es así necesario:

1. ampliar el tema de la privatización psicológica afin de tener cuenta de la nueva función de la cultura;
2. pasar de una interpretación en términos de problemas relacionales a un estudio de los cambios que se han producido a nivel de la civilidad;
3. mostrar, detrás de la importancia creciente de las emociones y del deseo de experiencias fuertes, la presencia de un proceso estructural moderno de largo aliento;
4. resistir a la letanía de una patologización a ultranza de la vida social en beneficio de un estudio de los nuevos mecanismos de dominación, y por último;
5. romper con una lectura únicamente psicologizante e infrapolítica de los malestares contemporáneos afin de subrayar el diagnóstico de una crisis histórica de nuestras retóricas políticas.

64 Nouveau malaise dans la civilisation

Palabras clave: modernidad, fisión cultural, civilidad, ambientes, responsabilización